• Recherches archéologiques récentes à Beauvais (Oise)
LES FOUILLES DE L’HÔTEL DE VILLE DE BEAUVAIS (OISE) (PLACE CLÉMENCEAU)

1987-1988
LES STRUCTURES ARCHÉOLOGIQUES DE LA PLACE CLÉMENCEAU (HÔTEL DE VILLE DE BEAUVAIS, OISE)

Bruno DESACHY

LES STRUCTURES

RAISONS ET LIMITES D’UNE PUBLICATION

"Les structures": le titre de cette contribution en reflète les limites; nous présentons ici principale-
ment les données de terrain, résultats de la fouille proprement dite augmentés de quelques éléments histo-
riques et archéologiques.

Dans l’idéal, la publication des fouilles de l’Hôtel de Ville auraient dû comprendre l’ensemble des études effectuées en amont du terrain (études thématiques, typologiques, et de sciences appliquées).

Or, parmi ces travaux "post-fouille", seuls quelques-
uns (qui font l’objet d’études dans un cadre universi-
taire) sont achevés ou avancés de telle sorte que des résultats puissent en être présentés. On trouvera
ainsi quelques premiers résultats, dans le corps de cette présentation (paléoanthropologie, suivant celle-ci (céramologie) ou, selon le vouloir de leurs auteurs, rassemblés plus loin en un ensemble com-
mun aux deux chantiers de l’Hôtel de Ville et de l’Hôtel-Dieu.

D’autres travaux n’ont pas encore pu être réalisés. Ainsi l’absence d’étude numérisée nous prive notamment des données chronologiques précises qui permettraient de valoriser la très dense chronologie stratigraphique.

A ces lacunes et retards, qui ont pour effet de repousser la réalisation d’une véritable synthèse, cor-
respondent la nature même des travaux de "post-
fouille", longs et minutieux: mais aussi les difficul-
tés conjoncturelles et structurelles rencontrées au
 cours de l’opération, liées à l’actuel manque d’orga-
nisation de l’archéologie préventive (d’autant plus
flagrant lorsqu’il s’agit de fouilles techniquement délicates, comme les fouilles en milieu urbain). Ce n’est pas ici le lieu d’une discussion sur ces difficul-
tés: nous tenons seulement à dire que, pour tenter de pallier à celles-ci, il a fallu l’engagement profond des fouilleurs, bien au delà de leur temps de travail contractual (la mise au net des documents et don-
nées de fouille a ainsi été réalisée bénévolement), avec l’aide de stagiaires T.U.C. et de nombreux bénévoles venus participer à la sauvegarde de leur patrimoine; il a fallu l’action de la Circconscription des Antiquités de Picardie, qui a porté l’opération à bout de bras; il a fallu, d’abord, la volonté de la Ville de Beauvais de concilier gestion de l’aménagement et prise en compte du patrimoine archéologique.

Cette absence d’une partie des données d’études "post-fouille", nécessaires à une vision historique synthétique du site, nous contraint à une presenta-
tion très analytique des structures mises au jour.

Pourquoi publier cet état incomplet des travaux?

En premier lieu, l’achèvement du travail de dépouille-
ment des données de fouilles permettait déjà une pré-
sentation cohérente des structures et de leur évolution à travers la chronologie stratigraphique; sur cette base un certain nombre d’hypothèses et d’interprétations pouvaient être formulées, au risque bien sûr d’avoir à les modifier lorsque seront disponi-
bles les résultats d’études encore manquants.

De plus, quatre années déjà se sont écoulées depuis la fouille; il était nécessaire, vis à vis du Public beau-
vaisin comme de la Ville qui a soutenu l’opération, de rendre compte du travail effectué sur le terrain et de faire connaître la richesse du site et de l’informa-
tion recueillie, sans aggraver encore un retard déjà important.

SITUATION ET CIRCONSTANCES DE L’INTERVENTION

Le site de l’Hôtel de Ville, au centre de Beauvais (fig. 1) est établi sur un substrat marécageux d’allu-
vions récentes. Le projet de parking souterrain (main-
tenant achevé) qui motivait l’intervention archéologi-
que, concernait la place Clémenceau, sur laquelle
donna la façade arrière de l’actuel Hôtel de Ville l’actuel façade principale donne sur la place Jeanne Hachette, ancienne place du Marché.

Les bâtiments actuels de l’Hôtel de Ville, comme tout le quartier, ont été reconstruits après-guerre. Le centre-ville a en effet été presque totalement détruit
d par un bombardement en 1940. De l’ancien et plus
petit Hôtel de Ville du XVIIIe siècle qui existait au
mêmes emplacement en 1940, ne subsiste plus que
la façade, intégrée au nouveau bâtiment. Les des-
tructions et reconstructions ont aussi entraîné une
modification de voirie; les actualités place Clémen-
ceau et cour de l’Hôtel de Ville se substituant aux anciennes rues (rue St-Christophe, rue du Mair, rue des Barettes) qui existaient jusqu’en 1940, et aux
ils bâtis qui les séparaient (fig. 2).

Compte tenu des délais, et des moyens en person-
nel, une fouille exhaustive de l’ensemble de l’emprise du parking souterrain n’était, dès le départ, pas envi-
sageable.
Les choix effectués avant et pendant l'opération en fonction des données archéologiques, des moyens et des contraintes, ont abouti à une opération en deux temps (fig. 2).

- Premier temps : réalisation d'une fouille en aire ouverte sur un espace limité (en particulier par des contraintes de sécurité et de circulation), mais suffisamment vaste pour appréhender l'organisation spatiale des structures et pour ainsi avoir une idée des caractères et de l'évolution de l'occupation urbaine dans ce secteur, appuyée sur une chronologie stratigraphique précise. Cette aire a fait l'objet d'un premier décapsage mécanique sur 1,5 m de profondeur, jusqu'au niveau de base des perturbations récentes dues aux travaux de reconstruction de l'actuel Hôtel de Ville, entre 1955 et 1960 (aménagement d'un bassin).

La fouille stratigraphique qui a suivi a elle-même impliqué des choix : suivant leur nature et leurs caractéres, les couches ont fait l'objet d'une fouille plus ou moins fine. La base des dépôts archéologiques, d'autre part, se situait sous le niveau de l'eau ; compte tenu des contraintes de sécurité et de moyens, la fouille ne s'est poursuivie jusqu'au sol vierge qu'à l'intérieur d'ensembles maçonnés où un pompage sans risques d'effondrement était possible.

- Deuxième temps : surveillance des travaux d'aménagement et intervention rapide sur le reste de l'entreprise du parking souterrain, de façon à élargir le champ de vision, et vérifier en partie les hypothèses d'organisation spatiale du quartier formulées à partir de l'aire fouillée. Au cours de cette surveillance, une petite zone a pu être fouillée stratigraphiquement en complément de l'aire principale, à l'ouest de cette dernière.

La présente contribution rend compte essentiellement du travail de l'équipe de fouille sur l'aire fouillée, augmenté de données acquises en surveillance, ces dernières restant partielles ; en effet, compte tenu des contraintes de délais et de financement de l'opération, des contraintes professionnelles des différents équipiers, et malgré leur participation bénévole supplémentaire, ceux-ci n'ont pu assurer toute cette dernière phase de surveillance des travaux. Des observations complémentaires durant cette phase ont été opérées par J. Bardagi - archéologue municipal - , et seront publiées ultérieurement.

**MÉTHODOLOGIE**

**Données de terrain**

La méthode d'acquisition et de traitement des données de fouilles sur les sites urbains très stratifiés, progressivement mise au point en Grande Bretagne puis introduite en France, est maintenant largement répandue (Randouin Ed. 1987). Nous ne nous attarderons donc pas sur son adaptation et son application aux fouilles de l'Hôtel de Ville, ni sur le commentaire des différents documents d'enregistrement (ces points sont développés dans le rapport de fouille déposé au Service régional de l'archéologie de Picardie).

Rappelons simplement que le principe de la méthode consiste en l'analyse du terrain, fondée sur la notion de "couche" ou "unité stratigraphique", désignant la plus petite unité de terrain perçue par l'archéologue qui peut être située antérieurement ou postérieurement aux autres unités, grâce à l'examen des limites physiques (ou interfaces) qui la séparent des unités voisines (superposition, recoupement, etc.). Aux termes de cette définition, la maçonnerie d'un mur, le corps inhume dans une sépulture par exemple constituent des "couches" au même titre qu'un simple remblai. Sont aussi considérées comme unités stratigraphiques les "négatifs", qui correspondent à une érosion, un retrait de matériaux (creusements, arasements...); ce type de "couche" est réduit à une interface sans épaisseur matérielle (par exemple un fossé, distinct de son comblement et du terrain dans lequel il est creusé, néanmoins située postérieurement et antérieurement aux couches qui l'entourent.

D'autre part, chaque couche est identifiable comme le résultat d'une action humaine (ou naturelle), d'un événement constitutif de l'histoire du site. Cette identification est parfois évidente (une maçonnerie, le dépôt funéraire d'une sépulture...), ou aisée (un dépôt, témoignage d'une première occupation, de la culture材料matériel de ce temps), parfois moins... Dans l'ensemble, ces premières identifications à vue sont vérifiées, complétées et approfondies par des expertise micromorphologique, chimique, etc., éclairant l'origine et la mise en place du terrain étudié. Comme les relations strati-
graphiques, ces indications sont enregistrées couche par couche.

Les couches sont, en principe, fouillées dans l’ordre inverse de leur dépôt (les plus récentes d’abord), suivi de la technique désormais classique de l’aire ouverte ou “open area”, développée en Grande-Bretagne (notamment sur les fouilles de Winchester, dirigées par Martin Biddle - Biddle et Kjølbe-Biddle, 1969 ; Barker, 1982 ), et apparaît en France depuis une quinzaine d’années (Galinié, 1980).

Outre l’enregistrement écrit comprenant les fiches de couches, les unités stratigraphiques font l’objet d’un enregistrement graphique (séries d’en, en coupe - cumulatives ou réellement matérialisée - , photos) au fur et à mesure de la fouille. Ce enregistrement a pour références topographiques, en plan un système de coordonnées orthogonales avec l’implantation de l’actual bâtiment de l’Hôtel de Ville pour base (axes 100 et suivants dans le sens est-ouest, 500 et suivants dans le sens nord-sud), et en altitude le Nivellement général de la France. Une sélection de ces documents graphiques (exhaustivement présentés dans le rapport de fouille) accompagne cette contribution.

Cette phase d’analyse du terrain - la fouille proprement dite - est suivie d’une phase de synthèse, de traitement des données, afin de reconstituer le procès archéologique, ethnoarchéologique et historique de formation du site.

Les relations stratigraphiques enregistrées au niveau de chaque couche sont dépourvues pour en tirer un document de synthèse : le diagramme stratigraphique, ou diagramme de Harris (Harris, 1979), ; il s’agit d’un graphe orienté où les relations stratigraphiques sont exprimées par des traits.

Un tel document est indispensable à l’étude des sites urbains ; en effet, compte tenu de la grande densité des unités et relations stratigraphiques sur ce type de sites, il est impossible de rendre compte de toute la chronologie stratigraphique au moyen des seuls relevés de coupe de terrain.

La chronologie relative du site ainsi établie, on caractérise celle-ci en regroupant les unités stratigraphiques en ensembles interprétables. Ces regroupements interprétatifs sont opérés à plusieurs niveaux successifs : regroupements chronologiques (‘’séquences’’ (de construction, d’occupation, etc.), au premier niveau, puis ‘’phases’’ et ‘’périodes’’ (qui supposent l’apport d’éléments de datation issus de l’étude ‘’post-fouille’’, afin d’inscrire la chronologie relative stratigraphique dans chronologie absolue) ; regroupements structuraux (‘’faîts’’ et ‘’structures’’ (par exemple, une sépulture, interprétable comme une entité unique, mais formée de plusieurs unités stratigraphiques).

Le plus large niveau de regroupement chronologique ici utilisé est celui des 5 grandes périodes dont le découpage précis est provisoire), à chacune desquelles une partie est consacrée : l’occupation urbaine gallo-romaine, le haut Moyen Âge, les premières structures médiévales, l’habitat urbain du Moyen Âge au XVIIIe siècle, de l’Hôtel de Ville du XVIIIe à nos jours.

Compte tenu de la nature des vestiges, le plus large niveau de regroupement structuraux est celui des 14 ‘’ensembles bâtis’’ qui se succèdent à travers ces 5 périodes ; ce sont des ensembles de ‘’faîts’’ construits (murs, ou autres aménagements) liés entre eux et formant une unité apparente, qui peut évoluer de séquence en séquence et de réaménagement en réaménagement : la mise en relation de ces ensembles structuraux se fait en fonction des notions historiques, économiques et ethnographiques de ‘’maison’’, ‘’perçelle’’, ‘’hôtel’’, sera discutée plus loin.

Cette contribution ne présentera bien sûr pas la chronologie stratigraphique détaillée couche par couche ou séquence par séquence (le diagramme comprend plus de 800 couches réunies en 98 séquences ; il est difficile, avec l’apport exhaustif de la stratification reconnue, dans le rapport de fouille). Nous prendrons cependant cette chronologie comme fil conducteur, en s’attachant à la description des ensembles structuraux dont la fouille aura livré une surface suffisante pour donner une image cohérente, et en passant rapidement sur le détail de structures trop lacunaires ou trop partiellement perçues.

Autres sources

Lorsque des éléments de datation ou d’autres indications, sont connus, tirés de l’étude ou du simple premier examen rapide du matériel archéologique conservé après la fouille, ils sont mentionnés ; mais, en attente de l’achèvement des études ‘’post-fouille’’, les hypothèses fondées sur ces indications restant comme on l’a dit provisoires.

A la fin de chacun des cinq chapitres consacrés à une grande période du site, des éléments de synthèse mettent en perspective, dans le cadre d’hypothèses ou d’interprétations provisoires, les données archéologiques avec quelques données historiques et archivistes. Ces ‘’recherches d’archives’’, limitées à quelques documents et aux archives publiées, n’ont pour but que d’éclairer rapidement le contexte historique des structures mises au jour, sans prétendre à l’exhaustivité.

LES STRUCTURES : VUES D’ENSEMBLE

Les structures reconnues en fouille sont décrites dans les cinq chapitres qui suivent : ‘’l’occupation urbaine gallo-romaine’’ (ensembles bâtis 1 à 4), ‘’le haut Moyen Âge : occupation funéraire et aménagement funéraire et aménagement fluvial’’), ‘’premiers ensembles urbains médiévales’’ (ensembles bâtis 5 à 8), ‘’le bâti urbain du Moyen Âge au XVIIIe siècle’’ (ensembles bâtis 7 à 13), ‘’du XVIIIe siècle à 1940’’ (ensemble bâti 14).

En introduction à cette description, les documents d’ensemble diachroniques (données sur l’ensemble de la chronologie du site) auxquels il sera fait référence dans la suite du texte, sont présentés ci-dessous (plan général des structures, photos généra-
Fig. 4 : Vues d’ensemble de l’aire fouillée. Fig. 4a : Photo générale de l’aire fouillée (prise du nord) - Juillet 1987. Fig. 4b : Photo générale de l’aire fouillée (mai 1987). Fig. 4c : Croquis explicatif de la photo 4b : 1 : Fondation du mur antérieur à la fin du XVIIIe siècle, formant la limite sud de l’ancienne rue St-Christophe (ensemble bâti 11) ; 2 : Emplacement de l’ancienne rue St-Christophe ; la base des couches de vare est conservée à l’est en 2b ; 3 : Sous la rue St-Christophe, et aux endroits non détruits par les structures postérieures : zones de remblais sombres, dans lesquelles un cimetière du haut Moyen Âge est apparemment non atteint par la fouille lors de la photo ; 4 : Emplacement d’un bâtiment gothique à hypocauste (extension de fouille non réalisée lors de la photo), bordant une cour située sous la rue St-Christophe.

(Continuation in French text)
Fig. 5 : Stratification dans l'ancienne rue St-Christophe. Fig. 5a : Vue de détail, sud-est de l'aire fouillée ; sous l'ancienne rue médiévale St-Christophe (vue depuis le sud), dont les plus anciennes couches d'empiècement de chaussée sont conservées à droite (à l'est) de la tranchée, une sépulture apparaît (au fond de la tranchée). Fig. 5b : Tronçon reconnu en fouille de l'ancienne rue St-Christophe, vue depuis l'ouest ; la poursuite de la fouille révèle le cimetière du haut Moyen Age, sous l'emplacement de la rue. Fig. 5c : Tronçon reconnu en fouille de l'ancienne rue St-Christophe, vue depuis l'ouest ; les sépultures du haut Moyen Age les plus profondes sont dégagées, les vestiges gallo-romains commencent à apparaître. Fig. 5d : Tronçon reconnu en fouille de l'ancienne rue St-Christophe, vue depuis l'ouest (après extension de l'aire fouillée à l'ouest) ; après fouille du cimetière et des vestiges gallo-romains tardifs, les éléments de l'urbanisme gallo-romain du Haut-Empire sont mis au jour (ensemble bâti 11) : une cour bordée de dépôts en pierre (probables supports de poteries, soutien d'une galerie couverte ?) avec une tranchée courant à leur base (mace détruite d'un carénage collecteur) ; dans un état postérieur de cet ensemble, un bâtiment à hypocauste est construit à l'ouest, donnant sur la cour, partiellement figuré en bas de la photo (photo V. G.).

Fig. 6 : Principales structures repérées en surveillance de terrassement, après la phase de fouille.

Fig. 6a : Situation de la zone fouillée à l'ouest de l'aire principale et plan des principales structures repérées sur les zones non fouillées (un bras d'eau artificiel du haut Moyen Âge, recouvrant une voie romaine), lors des travaux de creusement du parking souterrain ayant suivi la fouille.

Fig. 6b : Plan de la zone fouillée à l'ouest de l'aire principale ; 2002-2005 : Couche d'utilisation d'une terrasse déporté fin XVIIe-début XVIIIe siècle (materiaux céramiques étudiés par H. Finchet) ; ensemble bâti 13 ; 2022 : Creusement de cette terrasse ; 2002-2012 : Maçonnerie de cette terrasse ; 2007, 2009 : Maçonnerie de 2 pièces limites postérieures (XVIIe siècle) ; 2029, 2031 : Maçonnerie et enfilade balnéaire 7 (gallo-romain) ensemble bâti 4.

Fig. 6c : Photo de l'angle sud-ouest de la cour de l'actuel Hôtel de Ville, vu depuis le nord.

Fig. 6d : Croquis explicatif de la fig. 6c.
les - fig. 3 à 6 -), formant en quelque sorte un résumé visuel des principales structures reconnues.

Un graphique illustrant la chronologie générale des structures et ensembles bâtis (fig. 7) résume le diagramme stratigraphique.

L'OCCUPATION URBaine GALLO-ROMAINE

AVANT LA VILLE

Le substrat naturel du site de l'Hôtel de Ville est marécageux, humide, formé de tourbe et d'alluvions récentes sur 8 à 13 m d'épaisseur, reposant sur un dépôt sédimentaire ancien de craie, comme l'indiquent les sondages techniques d'études de sol réalisés en vue de la construction du parking souterrain. Ce substrat tourbeux a été partiellement atteint en fouille et observé lors des travaux de terrassement, sous les couches gallo-romaines. Aucune occupation antérieure à la ville gallo-romaine n'a été repérée sur le site durant les travaux menés par l'équipe de fouille.

L'IMPLANTATION DE L'URBANISME GALLO-ROMAINE

Aménagement et remblaiement

L'aménagement du site, à la période gallo-romaine, a débuté par de gros travaux de consolidation du sol. En effet, les premières couches archéologiques au-dessous de la tourbe naturelle sont des remblais de plus d'un mètre d'épaisseur, formés de lits de silex et de craie compacts, observés lors des terrassements après la phase de fouille proprement dite. Les structures construites gallo-romaines reposent sur ce remblaiement, faisant office de radier général et de fondation flottante à la surface du substrat marécageux.

C'est cette technique que les Gallo-Romains semblent avoir choisie à Beauvais, plutôt que des constructions sur poteaux ; un aménagement de même type (remblaiement par apport de craie à la base des constructions gallo-romaines) a été reconnu, lors des fouilles précédentes de la Galerie de la Tapisserie (Leman, 1982).

Voie nord-sud

L'implantation urbaine est marquée sur le site de l'Hôtel de Ville par la mise en place d'une voie ; la base d'une chaussée formée de rechargements successifs de silex, d'une largeur comprise entre 7,5 et 8 mètres, a été observée lors de la surveillance des terrassements (elle se situait juste en limite extérieure de l'aire fouillée). Cette chaussée était bordée de deux fossés, visibles par leur remplissage, d'une largeur approximative d'un mètre à leur niveau d'arrement (fig. 6).

ENSEMBLE BÂTI 1

Les vestiges gallo-romains les mieux conservés sont apparus au sud de l'aire fouillée, sous l'emplacement d'une ancienne rue (rue St-Christophe). Il s'agit d'un ensemble architectural (ensemble bâti 1) qui a connu au moins deux états successifs, en conservant la même disposition : une cour entourée d'une galerie couverte, donnant sur la voie.

Ensemble bâti 1 : état ancien - cour - (fig. 8 et 5d)

La fouille a révélé trois côtés d'une cour, bordée par huit des murs, probablement supports de piliers...
d’une galerie couverte, qui reposeaient sur le sol (en craie damée, partiellement observé) de cette cour. Les dés, disposés à intervalle régulier, ménageaient un espace plus large côté est ; cet espace, prolongé à l’est par un sol de craie au même niveau que celui de la cour, constituant vraisemblablement un porche mettant la cour en communication avec la voie décrite ci-dessus (cette dernière se situant en limite est de l’aire fouillée).

Vers le sud, à l’extérieur du périmètre de la cour marqué par les dés, le sol de la probable galerie, lui aussi en craie (partiellement observé), était surélévé (30 cm environ) par rapport à celui de la cour. Les pièces qui donnaient sur la galerie et dans la cour, obstruées par des structures postérieures, n’ont pu être reconnues que par quelques vestiges de sols de craie (à l’ouest). Compte tenu de la nature du remplissage de niveau témoin de leur destruction, les murs de ce premier état devaient être en grande partie en terre, revêtus d’enduit.

Cet état ancien de la cour est marqué par un système d’évacuation des eaux. Un creusement (1871) borde la cour sur ses trois côtés visibles, le long des dés en pierre ; il s’agit très vraisemblablement de la trace d’un caniveau (tranchée de récupération des matériaux) à l’extérieur des dés en pierre au sud, un petit aménagement linéaire fait de fragments de tuiles et de calcaire (1999) barre le sol de la “galerie” et se dirige en pente vers la cour, peut correspondre à la base d’un conduit d’évacuation d’eau, donnant sur le caniveau. Ce dernier pouvait ainsi recueillir à la fois les eaux de pluie et, par le conduit 1999, les eaux usées en provenance de l’habitat.

Le caniveau se déversait dans un fossé plus profond (négligé 1995) qui traversait le porche à l’est de la cour, en direction de la voie ; il devait se jeter dans le fossé bordant cette voie ; ce dernier jouait ainsi un rôle de collecteur principal.

Le système du caniveau collecteur courant au pied d’une galerie couverte, dont nous avons ici un exemple pour l’intérieur d’une cour, a déjà été repéré sur les bords de voies à Beauvais (Vasselle, 1984) et régionalement à Amiens (Bayard et Massy, 1983) ; ces caniveaux pouvaient être en bois ou en pierre, et être couverts.

Une couche d’occupation contenant un grand nombre de fragments céramiques pittrées couvrant le sol de la cour et celui de la “galerie” ; cette couche noire, riche en petits fragments de charbon de bois, présente l’aspect lenticulaire et le matériel, très fragmenté, plaqué à plat, caractéristiques d’une surface pittrée.

La suite chronologique de la stratification indique la destruction et le remblayage de cet état ancien.

Un dépôt limoneux fin et homogène, très pauvre en mobiliers, de couleur verte, recouvrait l’occupation de la cour en s’épaississant vers l’ouest (côté voie) ; il peut s’agir d’un dépôt consécutif à une inondation ou une crue ; cette interprétation, qui reste hypothétique en l’absence d’analyse micromorphologique, expliquerait l’abandon du premier état du bâtiment et le remblayage dont témoignent les couches suivantes : une inondation dans un bâtiment en grande partie ruiné en terre, comme c’était probablement le cas, a dû en effet entraîner des dépôts considérables.

Recouvrant ce dépôt et les couches antérieures, la tranchée 1871 constitue on l’a vu le négatif de destruction (récupération ?) du caniveau du premier état de la cour.

Puis le niveau du sol de la cour est exhaussé d’au moins 40 cm, par apport d’un remblai argileux jaune (1828), provenant de la destruction et du nivellement de parois en terre revêtues d’enduit nombreux fragments de mortier et d’enduit point adhérant encore à des fragments de torchis ou pisé. Dans l’hypothèse évoquée plus haut, cet exhaussement était, sans doute, destiné à mettre le nouveau niveau du sol hors d’atteinte des crues.

Ensemble bâti 1 : état récent - cour - (fig. 9)

Ce nouveau sol surélévé n’est pas conservé, arasé par les réaménagements d’après-guerre. Dans la cour se trouvaient les substructions de quelques aménagements postérieurs à l’exhaussement (fig. 10).

La disposition des dés en pierre bordant la cour est légèrement modifiée :
- deux dés sont ajoutés au sud, légèrement à l’intérieur de l’alignement précédent, ménageant entre eux un espace plus large au centre du côté sud de la cour ; le dés de l’état précédent situé dans cet espace entre les deux dés, disparut, totalement remplacé ;
- côté est, les trois dés visibles de l’état précédent sont intégrés dans la construction d’un hypocauste et d’une galerie chauffée donnant sur la cour, décrits plus loin.

Deux structures et quelques traces d’occupation apparaissent dans la cour, après exhaussement :
- un puits (1486), à l’est de la cour ;
- le soussolassement d’une construction en quart de cercle (base de foyer ?) formé de fragments de tuiles et de calcaire, dont l’un des côtés semble s’aligner sur la limite sud de la cour (1471) ; quelques pierres et fragments de terre cuite sont disposés parallèlement à ce côté, ménageant l’emplacement possible d’une colonne.
- deux fosses arasées, probable dépotoirs, riches en fragments céramiques (négligé 1833, remplissage 1489 et 1484, et négligé 1841, remplissage 1840).

Ensemble bâti 1 : état récent - cave et hypocauste - (fig. 9 et 11)

Le nouvel aménagement du bâtiment, outre ces réaménagements de la cour, comprend, à l’est, la construction d’un ensemble de pièces qui recoupe le remblai d’exhaussement de la cour (remblai 1828).
Un mur est-ouest (1428), bâti dans l'alignement des dés en pierre de la limite sud de la cour et qui s'appuie à son extrémité sur le dé en pierre formant l'angle sud-ouest de la cour, et trois murs perpendiculaires (1805 et 1806 au nord, 1823 au sud) sont construits, en blocage (fragments calcaires, liant formé d'argile mélangé de chaux) parementé de petits mollons carrés (calcaire) de 10 x 10 cm d'environ, disposés en assises régulières (opus vitatum - Adam, 1846). Ces murs définissent quatre pièces visibles :

- au nord une salle à hypocauste (fig. 12), reconnue sur trois côtés, sud (mur 1428), est (mur 1806) et ouest (mur 1805), est caractérisée par la présence de pilettes partiellement conservées (formées de carreaux de terre cuite de 16 x 16 x 3 cm). Les pilettes prennent appui sur deux couches superposées, chacune formée de croûte et d'argile compac- tée et régularisées en surface, un hérisson de pierres calcaires et silex ; la construction simplifiée de ce sol (à la différence des sols bétonnés et revêtus d'éléments en terre cuite, destinés à des installations publiques d'usage intensif) indiquerait plutôt une ins- tellation privée (Degobomont, 1894). Hypothèse que corrobo...
La suite de la stratification révèle des couches témoi- gnant, dans l’hypocauste, dans la cave, de la destruc- tion de l’ensemble bâti.

La couche 1804 qui comble l’hypocauste à piettes contient de très nombreux fragments de céramique et de matériaux de construction : fragments de pierre ou torches brûlées, enduit peint sur pierre ou torches, car- neaux de pilettes, débris de dalles de terre cuite de plus de 50 cm de côté et de chape de béton rose (probablement constituée de la suspension - sol de marché de l’hypocauste) ; ces vestiges sont brûlés ou ont subi le feu, et la couche contient une quantité importante de cendres et charbons de bois. Elle parait résulter de la destruction par le feu du bâti- ment, mais son aspect désorganisé ne permet pas de conclure à un dépôt directement issu d’un incendie : les vestiges semblent avoir été nivelés.

A la base du comblement stratifié de la cave, la cou- che 1842 présente le même aspect que le comble- ment de 1804 : traces de destructions par incendie. L’absent matériel céramique qu’elle contenait était datable, en première estimation, du IIIe siècle (céra- mine sigillée type Drag. 45, Déc. 72...). Le mur 1823 présente d’autre part des traces nettes d’action du feu (unité d’altération 1825 : liant rubé- fié, moellons bleus et friables), peut-être en relation avec l’incendie dont témoignent les couches 1804 et 1842. Au dessus de 1824 le comblement se pré- sente comme une alternance de remblais et de cou- ches presque entièrement formées de moellons et fragments de pierre en éboulis, résultat de la destruct- ion de murs.

AUTRES STRUCTURES GALLO-ROMAINES


Occupation en bord de voie - ensemble bâti 2 - (fig. 9 et 13)

A l’est de l’aire fouillée, une base de paroi (1795, formée de silex, de fragments de pierre et de terre cuite, non liés comprenait un tambour circulaire en calcaire (base de poteau ou de colonne). Cette paroi, parallèle au bord de voie, se situait dans l’alignement de la limite est de la cour de l’ensemble bâti 1, ci-dessus décrit ; elle pouvait former la limite interne d’une galerie longeant la voie, de même lar- geur que le porche reliant plus au sud la cour du bâti- ment 1 à la voie.

La paroi était en relation avec plusieurs niveaux suc- cessifs de la couche 1843.

Ensemble bâti 3

Au nord-ouest de l’aire fouillée, les vestiges, recou- prés par les structures postérieures, de plusieurs amé- nagements gallo-romains successifs sont apparus, comprenant des solins “ras du sol”, alignements de pierres et fragments de terre cuite, probables sup- ports de portes ou sablières basses.

Structures repérées en surveillance de terrassement - ensemble bâti 4

Une fouille limitée, effectuée au cours des terrasse- ments à l’ouest de l’aire fouillée, a permis le recueil de plusieurs ensembles clos stratifiés (latrines - voir plus loin -), sous lesquels sont apparues des traces de construction gallo-romaine (fig. 6b).

Ces traces constitues comprennent un espace (par- tiellement détruit par les aménagements posté- rieurs), au sol de béton rose, limité par un mur pare- ment de petits moellons carrés, enduit de mortier rose, présentant une série de décrochements en plan. Vu la nature de l’enduit et du sol, il s’agissait probablement d’un espace bâleinière et/ou d’un hypocauste.

Le niveau du sol (63,4 NGF) se situait lors de la fouille à la limite du niveau de l’eau.

ABANDON DE L’OCCUPATION GALLO-ROMAINE

La fin de l’occupation urbaine gallo-romaine est mar- quée par plusieurs phénomènes.

Une série de fosses recoupant l’ensemble bâti 1 correspondraient peut-être à des tentatives de récupéra- tion de matériaux.

Un dépôt sombre, reconnu sur l’aire fouillée partout à l’ouest de la structure, s’est trouvé en superpose ou s’accroche aux vestiges gallo- romains arasés.

Le dépôt sombre, qui contenait des fragments de céramique gallo-romaine, témoigne sans doute d’une phase d’abandon (fiche ?) remise en culture ? des analyses margues et une fouille lente avec relevé systématique tridimensionnel permet- traient d’élacer la question), ou de modalités d’occupation archéologiques consé- cutives. En effet il ne pratiquait aucune stratification visible, et était fortement perturbé par la première occupation archéologique : c’est un cimetière (voir plus loin séquence) datable peut-être de la fin du haut Moyen Age, qui s’étendait sur l’ensemble de l’aire fouillée. Les sépultures qui étaient creusées dans ce dépôt sombre, ou, pour les plus profondes, dans les couches gallo-romaines antérieures.

L’OCCUPATION GALLO-ROMAINE : CARACTÈRES GÉNÉRAUX

L’absence de repères précis de chronologie absolue (monnaies et céramiques sont encore en attente d’étude) donne aux remarques qui suivent un carac- tère provisoire ; on peut néanmoins dégager les élé- ments suivants :

- La première occupation reconnue sur le site de l’hôtel de Ville semble s’être implantée après de gros travaux de mise hors d’eau (remblais de craie) à l’époque de l’ancienne rue. Une telle occupation de l’aire remaniée, attribuable avec certitude à la période antérieure, n’a été repérée durant le temps de la fouille.

- Les vestiges fouillés indiquent une occupation bâtie, dense, résidentielle (hypocauste) sans traces évidentes d’activités publiques ou artisanales ; le type de construction prouve la maîtrise des program- mes et techniques architecturaux romains, tout en présentant un aspect simple, économique, non monumental (probables élévations en terre). La locali- sation du site, sur ce qui semble être un axe princi- pal nord-sud de la ville remaniée (la prolonge- ment de la voie d’Amiens) - axe auquel on peut rap- porter la voie reconnue sur le site - en fait un témoin de l’habitat urbain en centre-ville au Haut-Empire.

- Le secteur urbain ainsi reconnu semble s’organiser par rapport à la voie : l’ensemble bâti 1 montre un système de desserte d’ilot par cour intérieure, don- nant sur la voie par l’intermédiaire d’un porche ; l’espace entre l’alignement des ensembles bâti 1 et 2 et l’emplacement du fossé de la voie laisse suppos- ser la présence d’une galerie longeant cette voie.

- Les structures construites gallo-romaines prése- ntent des aménagements successifs, marqués par des niveaux et des éxhaussements des niveaux de sols : la base du remblais rapportés sur la tourbe en place est proche de la cote NGF 62 : la base des couches constitutives de la chaussée se situe vers la cote 62,5 ; les premiers niveaux de sol reconnus en fouille se situent vers 64 NGF (63,4 pour l’ensemble bâti 3) ; les niveaux de sol gallo-romains les plus récents (arabes), après aménagements et éxhausse- ments, se situaient au minimum 40 cm plus haut. Cette élévation du niveau du sol correspond au phé- nomène “spontané” de dépôt anthropique normal en milieu urbain, mais peut-être aussi à une volonté de lutte contre les inondations liées à l’instabilité de la rivière en terrain marécageux.

- Aucun des éléments de datation reconnus en pre- mière estimation ne dépassera le IIIe siècle, ce qui, compte tenu de la position du site à l’extérieur de l’enceinte du Bas-Empire, s’explique par l’hypo- thèse d’une rétraction urbaine après cette période. La phase d’abandon apparent qui suit (fiche ?) remise en culture ? marque une rupture du type d’occupa- tion.

LE HAUT MOYEN AGE : OCCUPATION FUNÉRAIRE ET AMENAGEMENT FLUVIAL

COURS D’EAU AMÉNAGÉ

Lors de la surveillance des terrassements après la phase de fouilles, un abordage de l’un ancien cours d’eau a été repéré sur 60 m de long, au sud de l’aire fouillée ; il s’agit d’un aménagement volontaire, recouvrant les structures gallo-romaines et en particu- lier la voie (voir fig. 6).

La largeur reconnue est d’au moins 10 m ; une extra- polation vraisemblable de son cours lui ferait prendre son origine, en amont, depuis le Merdionc (fossé entourant le fort de l’empire) et le ferait rejoindre le Thérain en aval.

La vaste zone entourant ce cours d’eau contenait encore quelques débris organiques conservés par l’humidité permanente (débris de cuir), très peu de bois (qui devait flotter, entrainé vers l’aval) et de tessons céramiques datables du haut Moyen Age (probablement Carolingien, d’après les premières estimations dues à R. Bartet et H. Frossard) qui témoignent d’une présence humaine aux alentours.

Cet aménagement semble donc attribuable au haut Moyen Age, situé sous l’emplacement de (et donc antérieur à) l’ilot bâti en face de la rue de l’Ecu (in- des Barrettes en 1940) et la rue St-Chrétien, l’ilot bâti détruit en 1940 et recouvert par l’actuelle place Clémenceau.

CIMITÈRE

Observations archéologiques (fig. 5, 14 à 20)

Postérieurement aux structures gallo-romaines, anté- riement à la rue St-Chrétien et aux premiers habitats médiévaux (datables en première estimation du XIIe siècle - voir plus loin -), l’aire fouillée a révélé un cimetière (fig. 2) datable, probablement reconnu ou conservés, sont apparus ; 37 ont pu faire l’objet d’un examen archéologique dont les résultats sont exposés, ci-après, par M. Bouali et L. Buchet.

Compte tenu de sa position stratigraphique, des caractères des inhumations décrits plus bas, des quelques tessons recueillis dans le remplissage de certaines fosses (céramique granuleuse datable du
BEAUVAIS Hôtel de Ville (place Clémenceau)
période II

Fig. 14 : Plan de l'aire fouillée : cimetière du haut Moyen Âge.
Les sépultures ont été mises au jour, l’analyse anthropologique a montré qu’elles contenait 19 individus adultes et 18 enfants (fig. 21).

En ce qui concerne les sexes, nous avons déterminé qu’il s’agissait de 6 hommes et 10 femmes, 3 individus étant d’âge et de sexe indéterminés.

Compte tenu de la faiblesse de l’échantillon, plus restreint que celui exhumé à l’Hôtel-Dieu, nous avons dû en réduire l’analyse anthropologique ; pour cette raison, les arguments méthodologiques utilisés pour les différents points sont traités dans la chapitre consacré à l’étude de la population de l’Hôtel-Dieu.

Examen morphologique de la population
Le petit nombre d’individus ne nous permet pas de raisonner en termes de structures ; nous devons donc nous limiter à un examen descriptif sommaire mettant en lumière les principales caractéristiques morphologiques du groupe et quelques hypothèses qui en découlent. Ces observations sont faites sur la population adulte.

Les statues, évaluées d’après les tables de Manouvrier pour les sexes masculin et féminin, sont, en moyenne, de 1,52 m pour les femmes et de 1,72 m pour les hommes ; d’après la classification de Vallois, les sexes se situent dans la classification “petite” et les hommes dans la “grande”.

La différence observée entre les moyennes masculine et féminine, 20,5 cm, est nettement supérieure à celle couramment admise dans une population naturelle où elle se situe entre 10 et 13 cm. Cette particularité peut s’expliquer, soit par la faiblesse de l’échantillon, soit par l’hétérogénéité de la population. Si cette dernière hypothèse devait être retenue, il faudrait admettre qu’hommes et femmes ne sont pas de même origine ou que la pression du milieu a joué de façon différentielle et catastrophique à l’encontre des femmes.

Les grands diamètres crâniens, et les indices qui en découlent, ne font pas apparaître de différences aussi réelles, les groupes masculin et féminin sont homogènes lorsqu’on les considère séparément et les différences de forme et format ne sont pas notables. L’indice du plan horizontal est, en moyenne, dolichocéphale chez les hommes et moscéphale chez les femmes mais les deux morphologies sont représentées dans chaque sexe. L’écart des capacités cérébrales inégalement distribuées (118,9 cm) n’excède pas celui observé dans une population naturelle (de 150 à 200 cm). Pour l’ensemble des mesures et des indices, l’écart-type reste faible ; il est regrettable qu’on ne puisse tester ces observations et soumettre les données à une analyse factorielle, comme cela est possible pour le site de l’Hôtel-Dieu, mais l’effet ne le permet pas.

En résumé, l’examen morphologique de la petite série squelettique de l’Hôtel-Dieu ne permet pas de statuer avec certitude sur l’homogénéité du groupe. Celui-ci présente une morphologie crânienne peu différenciée alors que les moyennes de stature sont très éloignées d’un sexe à l’autre. Ne connaissant ni la datation précise, ni la durée exacte d’utilisation de ce cimetière, il serait hasardeux de chercher à dépasser le simple constat.

Des sépultures doubles ont été mises au jour. Il s’agit des squelettes :

- 1729 et 1730 : deux enfants d’âge indéterminé ;
- 1499 et 1800 : deux enfants âgés entre 5 et 7 ans pour lesquels on peut envisager l’existence d’un lien familial en raison de leur proximité en âge, sans toutefois pouvoir le certifier anthropologiquement ;

- 1456 et 1457 : un enfant d’environ 6 ans, et un adulte dont nous n’avons pas pu étudier le squelette ;
- 1479 et 1482 : deux femmes, l’une jeune (stade de maturité II) et l’autre plus âgée (stade de maturité VII). L’observation des caractères discrets n’a pas révélé de ressemblance entre ces deux individus ;
- 1472 et 1487 : un homme jeune (stade de maturité III) et un enfant âgé d’environ 10 ans.

On peut supposer un lien familial entre les enfants et les adultes inhumés dans la même sépulture, sans pouvoir le démontrer par l’analyse anthropologique, les caractères discrets observés n’étant pas pertinents.

Le rapport en de nombre de ces sépultures (fig. 2), montre un regroupement dans une même zone de ces sépultures 1456/1455, 1479/1482, 1439/1800. Les associations d’individus au sein de ces sépultures sont variables et n’apportent pas d’élément nouveau quant au mode d’inhumation.

Les données démographiques
Pour les mêmes raisons que celles évoquées précédemment, l’échantillon des squelettes exhumés place Clémenceau ne se prête pas à une analyse démographique au vrai sens du terme. On peut, malgré tout, faire un certain nombre d’observations qui concernent essentiellement deux points : la proportion des sépultures d’enfants et l’âge au décès des adultes.

Il a été dénombré 19 adultes et 18 enfants, ce qui représente un pourcentage de décès des non-adultes très important puisqu’il est de 46,8 %.

Les études paléodémographiques ont montré que, jusqu’à l’époque moderne, l’effectif des décès des non-adultes oscillait entre 45 et 50 %, on pourrait donc s’attendre, à première vue, d’un effectif de 48,6 %. Ce serait omettre une autre particularité de la couche de mort née des non-adultes (fig. 22) : l’absence de décès dans la classe 0-1 an qui est, normalement, la plus touchée dans les tables de mortalité des populations anciennes (elle peut aller jusqu’à

![Fig. 22 : Courbe de mortalité infantile.](image-url)
SYNTHÈSE (B. DESACHY)
Présence d’un cimetière et d’un bras d’eau : la fouille apporte pour l’occupation de cette zone urbaine au début du Moyen Age des informations totalement originales. La topographie de la ville du haut Moyen Age (vièrxe siècle) ne se trouverait qu’au stade XIXe siècle. Cette topographie est très rarement mentionnée dans son développement hors des murs du Bas-Empire, est tellelement mal connue, que ces découvertes posent plus de questions qu’elles n’apportent de réponses.

Le schéma général proposé par R. Lemaire (1987) pour le développement urbain à l’extérieur de la Cité (le castrum du Bas-Empire), est le suivant : à l’origine des parois urbaines, de la période mérovingienne au Xe siècle, quelques bourses se seraient progressivement constituées puis rejoints, avant de se fondre à proximité des murs St-Laurent, St-Etienne, St-Gilles. Parmi celles-ci, St-Etienne, considérée et citée plus tardivement comme la plus ancienne église hors de la Cité (notamment dans une charte de 1072 de l’évêque Gui, installant le chapitre collégial St-Vaast dans l’église St-Etienne- Guyotsevin, 1887…), et de même Roblin (1978) et A. Henwood-Verdoot (1982) font remonter l’ori- gine probable au Bas-Empire sous l’forme d’un ora- toire paléochrétien, aurait donné naissance au plus vieux et au plus important de ces bours.

L’aire fouillée se situe au Moyen Age dans cette paroisse St-Etienne, à quelques distances de l’église même : 100 m.

Les vestiges repérés sont en rapport avec ce “bur- g” de St-Etienne.


Peut-être le bras d’eau aménagé, dont aucune trace n’est mentionnée postérieurement et qui a disparu du réseau urbain figuré sur les premiers plans de la ville (XVIIe siècle), témoigne-t-il de la décadence de la ville de St-Etienne encore topographiquement auto- nome ? Ou est-il un simple élément tôt abandonné du réseau de voies d’eau urbaines ?

Quant au cimetière, faut-il en parler avec d’autres indications, selon lesquelles au début du Moyen Age, avant que les cimetières paroissiaux ne se répartissent dans la ville, le cimetière unique se trouvait à proximité de St-Etienne (Guyotsevin, 1887, b ?)

Les chanoines de St-Etienne (chapitre St-Vaast) conserveront au Moyen Age le droit de leur faire voter dans les paroisses voisines et même à la distancia, ces redevances moyennant le droit d’enterter le défunt dans un lieu autre que St-Etienne : paroisse d’origine
ou établissement monastique...) ; des documents de la fin du XlIIe siècle témoignent de conflits à ce sujet entre les chanoines de St-Etienne et les ordres men- dianc qui en ravit l'église jusqu'au XVIIe siècle (et à 200 m environ de la porte est - porte du Chastel médiéval - du castrum de Bae Empire) ; il se situe d'autre part côté extérieur du bras de l'eau par rapport à l'église St-Etienne. Il faudrait donc admettre, dans l'hypothèse de ce cimetière primitif sous la dépen- dance de St-Etienne, un déplacement postérieur (ou une existence contemporaine ?) du cimetière sur le site même de l'église.

**PREMIÈRES STRUCTURES URBAINES MÉDIÉVALES**

VORIE - RUE ST-CHRISTOPHE - (fig. 23, fig. 5a)

Au sud de l'aire fouillée, postérieurement à l'uti- lisation de cet espace comme cimetière, une voie est implantée (ancienne rue St-Christophe), dont le tracé existera jusqu'en 1940.

Les rechargements successifs de la chaussée attein- gnent 1 m d'épaisseur. Les travaux d'arrange- ment du jardin de l'actuel Hôtel de Ville, lors de la reconstruction d'après-guerre, ont arasé ces recharger- gements, en laissant partiellement subsister la base des couches de voirie, à l'est. Formées essentiel- lement de galets et éclats de silex, elles sont conser- vées sur une faible épaisseur (10 cm) et reposent sur le dépôt dans lequel sont creusées les sépultures de la période précédente. Ces couches de voiries com- prenaient quelques fragments céramiques datables en première estimation des XIe-XIIe siècles.

**ENSEMBLE BÂTI 5** (fig. 23)

Les fondations d'un ensemble bâti médiéval au nord-est de l'aire fouillée, recouvraient les couche- s galo-romaines ; elles comprenaient un sol en craie (1159), attenant à une latrine maçonnée, à proximité d'un puits.

La latrine (fig. 24 et 25)

La construction de la latrine, à l'est du sol 1159, s'aligne à peu près sur la même limite au sud ; sol et latrine pouvaient ainsi faire partie du même bâtiment (la construction de la latrine est cependant posté- rieure à la mise en place du sol ; il s'agit peut-être d'un deuxième état d'aménagement).

Le creusement de la latrine (qui recoupe le sol 1159) traverse les couches galo-romaines, pour atteindre la tourbe naturelle (sous le niveau de l'eau). Au centre de l'espace quadrangulaire ainsi excavé, un surcreu- sement a probablement servi de point bas pour pom- per ou évacuer l'eau au moment de la construction des parois. Au plus profond, ce surcreusement cen- tral atteint la cote NGF 61,6.

Les parois maçonnées de la latrine (1145), arasées par un bâtiment postérieur, sont soigneusement construites, en blocs de calcaires liés par un mortier sableux, posées sur une semelle de fondation qui repose vraisemblablement elle-même sur des pieux (un pieu en bois a pu être reconnu sous la paroi ouest).

Le fond de la latrine, non étanchéifié, a été partiel- lement remblayé (surcreusement central et base des parois) par un apport de sables, argile et graviers.

L'utilisation de cette latrine est marquée par deux couches (1518 et 1524 ; 1524, plus mince et située à la base, est peut-être le résidu d'un curage) séparées par un dépôt sableux (1523). Ces couches d'utilisation, d'aspect lité et stratifié, se situeraient sous le niveau de l'eau et contendraient de nombreux objets organiques conservés (plats en bois, éléments de fuseaux - étudiés par Anne Diètrich - à parallèle -), ainsi que des poteries (en cours d'étude par Hélène Frichet et datables en première estimation du XIIe siè- cle), indiquant l'usage mixte de cette structure, comme dépôt et comme latrine (l'étude parasitolo- gique menée par F. Bouchet - voir plus loin - indique la présence vraisemblable de matériaux fécaux).

L'analyse carologique de prélèvements effectués dans cette latrine, en cours (P. Marinval et P.M. Rius), et dont les premiers résultats sont exposés plus loin, permet de préciser les conditions de vie des habitants du lieu : à noter particulièrement la pré- sence de vigne, de plantes textiles (lin et chanvre) à mettre en relation avec la découverte d'éléments de fuseaux (traces d'activités textiles), ainsi que d'oli- ves, produit importé du monde méditerranéen dont la consommation semble indiquer un niveau social élevé.

La latrine est ensuite comblée par un remblai argilo- sableux, très pauvre en matériel ; ce remblaiement peut être lié à la construction du bâtiment posté- rieur (ensemble bâti 7, voir plus loin).

**Puits**

Au sud de la latrine et du sol attenant, un puits (creu- sement 1186, construction - silex et calcaire non liés - 1185) recoupe les couches galo-romaines ; ce puits n'est pas en relation directe avec la latrine et le sous-sol, mais peut leur être contemporain (ce que pourra confirmer l'étude de la céramique recueillie dans le comblement, datable en première estimation de Xl-XIIe siècles).

Dans cette hypothèse, la présence de ce puits - arasé sous le niveau du bord et de la margelle - suggère un espace de cour, latrine et sol appartenant à un bâti- ment en arrière-cour.

**ENSEMBLE BÂTI 6** (fig. 23, 26, 27)

Au nord-est de l'aire fouillée, une latrine maçonnée, de même type que celle ci-dessus décrite, présentait une construction quadrangulaire creusée dans la
tourbe sous le niveau de l'eau, aux murs (1283, 1284, 1642, 1643) reposent sur des semelles de fondation, au fond surcreusé et remblayé de silex, argile et graviers. La fouille limitée à la latrine elle-même n'a pas permis de reconstituer son environnement.

La stratification d'utilisation de cette latrine suggère qu'elle a été curée à plusieurs reprises. La première couche d'utilisation (1636) apparait recouvert par un recouvrement (1635) — ce recouvrement, comblé par un épais remblai de graviers, sable et argile (1634) semblable à 1637, correspond probablement à un curage de la latrine suivi d'un rechargement sanitaire (fig. 26) — le remblai sanitaire 1634 est séparé d'un remblai de même nature (1633-1298) par une couche d'utilisation (1630), mince et partiel : il peut s'agir de la trace d'un deuxième curage, ou d'une partie du premier remblaiement d'utilisation (1636) en dépôt secondaire, à la suite d'un remanement entraîné par le premier curage et le remblaiement.

La couche d'utilisation la plus récente et la mieux conservée (1286) est issue, comme pour la latrine de l'ensemble bâti 5, d'une double utilisation en latrine et en dépôt, comme l'indiquent les études archéologiques et parasitologiques en cours, ainsi que la présence de mobiliers céramiques datables en première estimation du XIIIe ou du XIVe siècle (datation plus récente, donc, que pour la latrine de l'ensemble bâti 5) et de vaisseaux de bois. L'étude parasitologique de F. Boucher indique la présence de porcs et volailles, et suggère l'existence au Moyen Âge d'un élevage d'appoint en ville (qui devait donner aux cours des maisons urbaines un aspect rustique...). Cet élevage est indirectement attesté à une date postérieure à l'XIe siècle par un règlement de police urbaine (publié par P. Brulé) qui, concernant l'intérieur des maisons, fait défense "... à tous les habitants de nourrir dans la ville aucun porc, pigeons, lapins, canard...", sauf pour les volailles "... à ceux qui auront lieu de spacieux..." et pour les porcs seulement "... à ceux qui demeurent dans les faubourgs... dans les jardins spacieux..." (Brulé, 1986, p. 21) ; si l'interdiction est nécessaire, c'est que le motif existait.

L'utilisation de la latrine est scellée par le remblai argileux 1285, peut-être lié à la construction du bâtiment postérieur (voir plus loin séquence).
Fig. 28 : Plan de l'aire fouillée : structures médiévales et modernes.

BEAUVAIS Hôtel de Ville (place Clémenceau)
période IV (état ancien)

Fig. 29 : Plan de l'aire fouillée : structures médiévales et modernes (état récent).
La présence d’un élargissement interne et externe du mur sud en face de cette base de colonne, permet de proposer l’hypothèse d’une couverture soutenue par un arc-diaphragme double, dans l’axe médian de la antène. Cela ouvrait la voie à l’élargissement du mur sud (formant un massif de culée permettant au mur de résister à la poussée de l’arc vraisembla- blement surbaissé) ; la retombée de cet arc et du sui- vant s’effectuait sur la colonne centrale (1168), le deuxième arc s’appuyant probablement sur un mas- sif de culée symétrique ménagé dans le mur nord (non reconnu). Il était ainsi possible d’installer, comme couverture de cette salle, une poutrière reposant sur les murs latéraux et sur cet arc double médian, en divisant par deux la portée à franchir.


C) Vers le sud, ce couloir est interrompu et partielle- ment détruit par la construction postérieure de Hôtel de Ville du XVIIIe siècle (décrit au chapitre suivant) ; il en subsiste les murs 1347 et 1012. La plus ancienne occupation reconnue de ce bâti- ment (circulation à la surface du sol 1138) a livré des fragments de céramique (parmi lesquels des grès datables en première ère demie du XVIIe ou du XVIe siècle (mais d’autres occupations antérieures ont pu ne pas laisser de traces, par suite de nettoyages, par exemple).

Ensemble bâtis 7 : réaménagements postérieurs (couloir sud)

Le couloir prolongeant l’accès sud-est à la grande salle, et tendant vers la rue St-Christophe (espace c), est fortement perturbé par les fondations postérieu- res de l’Hôtel de Ville du XVIIIe siècle (qui en englo- bent une partie des maçonneries) ; deux reprises de constructions sont néanmoins encore visibles : - les murs d’origine 1347 (ouest) et 1012 (est) sont rejoints, au sud, par des maçonneries caractérisées par un mortier plus stable, plus coloré (orangé) et plus friable : 1348 (ouest) et 1013 (est) ; - les parements 1307 (ouest) et 1024 (est) sont adjoints aux constructions précédentes ; le parement 1307, encore visible, révèle des blocs de moyen appareil soigneusement taillés disposés en assises réglées ; il présentait deux pilastres, dont l’un, détruit, est réduit à l’état d’une trace d’arrachement.

Ensemble bâtis 7 : réaménagements postérieurs (grande salle et accès sud-est)

Le premier réaménagement reconnu du “cellier” (espace a) consiste en l’installation d’un deuxième sol de crue ; le rehaussement considérable entraîne la disparition du seuil entre la salle et l’accès sud-est (espace b) ; ce sol comme le précédent a subi des tassements dus aux structures excavées antérieures.

L’occupation de ce nouvel état de l’ensemble “cel- lier” - accès sud-est - est marquée par une alter- nation de surfaces piétinées et de rechargements partiels de sol - contenant notamment une monnaie à l’effigie de Louis XIII - ; puis, dans l’accès sud-est, par un dépôt riche en matériel indiquant un temps d’utili- sation de cet espace comme dépôt.

Postérieurement à cette séquence d’occupation, de nouveaux réaménagements (contemporains ou suc- cessifs) affectent l’ensemble “cellier” accès sud- est : - l’accès sud-est est remblayé et obturé, vers le cou- lors et la rue St-Christophe, par un muret (1217) ; - l’accès au “cellier” est bouché par un autre muret (1004) ; ce réaménagement entraîne vraisemblable- ment la contamination du couloir (espace c), dont la seule fonction semblait être de relier la grande salle à la rue St-Christophe ;

- à l’angle nord-ouest de la grande salle, un nouvel accès est aménagé : deux maçonneries (1113 et 1115), perpendiculaires au mur ouest de la salle, limitent une interruption de ce dernier, et mènent à un passage sur les dalles de fondation 1139. Une succession de couches d’occupation et de recharge- ments de sol (interrompue et fortement perturbée par des terrassements récents) témoignent de la circula- tion sur ce parement ;

- l’espace intérieur du “cellier” est lui-même réamé- nagé, par l’installation d’une cloison ou d’une sépara- tion médiane, dont subsiste une tranchée (1126 - tranchée d’installation ou de récupération).

Ensemble bâtis 8 (fig. 31, 32)

Ensemble bâtis 8 : sous-sol (premier ensemble) A l’est de l’aire fouillée, une pièce en sous-sol (ensemble bâtis 8), bordant la rue St-Christophe, a été reconnue sur deux côtés. Au nord, ce sous-sol est parcouru par le mur 1023 (moulins et pierres irrégulières liés par un mortier sableux et friable). A l’ouest, il est limité par le mur 1013 du couloir de la grande salle (décrit plus haut) ; ce mur 1013, qui appartient au deuxième étage de ce couloir, est cons- truit après le mur 1023 de l’ensemble 8 ; les deux moitiés sont juxtaposées sans que puisse être déterminé le sens de la relation, mais le creusement de fondations de 1013 recoupe nettement celui de 1023 (1023 s’appuyait peut-être à l’origine sur le mur de l’étage antérieur du couloir de l’ensemble 7 ; la reprise de construction de ce couloir s’est en tout cas faite en respectant soigneusement l’ensemble 8 - mur 1013 - dont il est mitoyen.

A l’est, l’ensemble 8 se poursuit au-delà de la limite de l’aire fouillée.

La paroi sud, qui bordait la rue St-Christophe, a dis- paru, détruite par les fondations de l’Hôtel de Ville du XVIIIe siècle.

À la base du sous-sol, simplement formée de terre battue avec quelques traces d’empierrage, se développait une couche d’occupation ; puis cet espace semble être utilisé comme dépôt, comme le suggère une série de couches très riche en matériel archéologique : céramique, déchets osseux... ; il est ensuite comblé par une alternance de dépôts de gravats et matériaux de destruction (fragments de pierres et moulins, briques, tuiles...) et de dépôts cen- dreux.

Au nord de ce sous-sol maçonné, se développait un espace libre (arase sous le niveau du sol de l’époque), dans lequel était créée une fosse quadrangulaire (1742) - recouvrant des fosses médiévalles antérieures - , présentant des traces de cuvelage en bois ; la stratification de cette fosse montre son utili- sation comme dépôt avant son comblement.

Ensemble bâtis 8 : sous-sol (réaménagement)

A l’extrémité ouest du sous-sol maçonné est ensuite aménagée une petite latrine maçonnée, parenté
Ensemble bâti 8 : stratification en coupe (photo O. M.).

Par un muret (1309) construit en maillons irréguliers, après creusement du comblement. Les couches d’utilisation de cette latrine contenaient un abondant mobilier céramique, datable en première estimation du XV° siècle.

ENSEMBLE BÂTI 9 (fig. 33)

Ensemble bâti 9 : (premier état)

Au nord-est de l’aire fouillée, l’ensemble 9 comprend dans son premier état une salle au nord (espace a), communicant avec un petit espace (b) au sud.

a) Le sous-sol nord est recouvert sur trois côtés. Il est limité par les murs 1602 (est) et 1010 (sud); ces murs reprennent le tracé et s’appuient sur la construction des parois est et sud de la latrine de l’ensemble 6 autre. Ils sont soigneusement construits, avec un blocage central parenlémen de blocs et maillons calcaires disposés en assises régulières. Le mur 1010 est flanqué côté est en un puissant massif de maçonnerie (1128) - base de cintre et ou de construction en appont : tourée, cage d’escalier ? ; plus à l’ouest il présente un seuil, communiquant avec le petit sous-sol sud (espace b) ; enfin à son extrémité ouest il s’appuie sur la face interne du mur 1006 de l’ensemble 7, qui limite la pièce.

Une couche de craie tassée (1263) formant le sol de cet espace, nettement fléchi à l’emplacement de la latrine antérieure (ensemble 6), par suite du tassement du remplissage de cette dernière. Dans ce sol une série de trouvées de piquets étaient visibles, parallèlement et perpendiculairement au mur 1010, témoignant de l’aménagement intérieur de cet espace (perches pour soutien des étagères, ou des cloisons légères, ou d’autres types d’installation fixe).

Deux dents en pierre (calcaire), reposer sur le sol et contre la paroi 1010. Ces deux dents, situées vers le milieu du grand côté visible du sous-sol nord, pouvaient correspondre à des bases de poteaux (destinés à renforcer des poutres de plafond) ?.

b) Au sud du seuil encastré dans le mur 1010, un petit sous-sol allongé est aménagé le long du mur est (1005-1006) de l’ensemble 7 ; la maçonnerie de ce dernier semble en partie recréée.

Ce sous-sol sud est parementé à l’est par la paroi 1009 (maillons irréguliers, peu liés). Le remblai 1238 est alors déposé, formant un sol de terre battue, sur lequel la maçonnerie 1248 est installée, régularisant l’extrémité sud.

La fonction de ce petit espace n’est pas éclaircie : cage d’escalier en bois, espace de resserrer ?

L’occupation de ce premier état de l’ensemble 9 dans le sous-sol nord (plusieurs dépôts de circulation et de rechargement de sol) contenait des éléments céramiques (dont quelques gris) datés en première estimation du XIV° ou du XV° siècle.

Ensemble bâti 9 : réaménagements

Un réaménagement affecte ensuite l’ensemble 9, comprenant l’exhaussement du niveau du sol, une subdivision de l’espace a (sous-sol nord) et une modification de la géométrie interne de l’espace b.

Dans le sous-sol nord (espace a), le mur 1268 vient paremter la paroi ouest, accolé au mur 1006 de l’ensemble 7.

Le “seuil” communicant avec le sous-sol est colmaté par la maçonnerie 1269 ; des dents en pierre sont apposées contre les parois est et ouest.

Le sol est exhaussé d’environ 40 cm (de sorte que le sommet du remblai se situe juste en dessous de celui des dents en pierre), et revêtu d’une doublure de mortier (sable et tufelle).

Enfin une cloison médiane est construite sur ce nouveau sol, formée de deux murs dans le même alignement ménageant l’espace d’une porte (1253 au nord, et 1220, s’accrochant au mur sud 1010, au sud) ; ils sont construits en maçonnerie liée au mortier, parememtée de maillons calcaires, et reposent sur une base formée de carreaux de terre cuite liés par le même mortier. Cette cloison divise l’espace en deux salles, est et ouest. La salle ouest est très perturbée par des creusements plus récents.

Le réaménagement du sous-sol sud (espace b) comprend la construction d’un muret (1007) accolé au mur 1006, qui rectifie la paroi ouest en l’alignant dans le prolongement du mur 1268 du sous-sol nord.

Comme pour l’espace a, le niveau du sol est alors rehaussé (les destructions postérieures ont interrompu la relation possible entre les sols rehaussés des espaces a et b, mais il apparaît probable que les deux espaces communiquaient au niveau du sol, par dessus l’ancien seuil colmaté et remblayé). Puis le mur 1008, parallèle à la paroi ouest 1007, est accolé à l’ancienne paroi est 1009.

La superficie de l’espace b est ainsi réduite et inscrite dans la même orientation que le sous-sol nord.

Des dépôts de circulation témoignent de l’occupation dans la salle est de l’espace a (sous-sol nord).

Cette même salle sera ensuite de dépotoir ; elle est comblée par une série de couches (1241, 1237, 1236, 1235) contenant un très abondant matériel archéologique (déchets alimentaires, monnaies des régnes d’Henri IV et de Louis XIII, céramique au sgraffiato et décorée “à la corne”, du Beauvaisis), datables en première estimation de la première moitié du XVII° siècle.

Ces couches de dépotoir se situent directement sous le niveau d’assèchement des vestiges ; lequel a donc effacé la stratification supérieure. Une trace d’occupation postérieure apparaît toutefois : une fosse (1216), utilisée comme latrine et dépotoir
comme l’indique son remplissage (qui contenait un abondant matériel datable en première estimation du XVe siècle), est creusée à l’emplacement de la salle ouest de l’espace b.

Cette fosse recoupe les couches précédentes, apparemment sans s’inscrire dans la structure de l’ensemble 9 : il est donc possible qu’elle soit postérieure à la destruction de l’ensemble 9, et par conséquent qu’elle témoigne de la construction ou de l’occupation du nouveau bâtiment de l’hôtel de Ville (voir chap. suivant).

AUTRES TRACES DE BÂTIMENTS
Outre les ensembles bâtis présentés ci-dessus, la fouille a mis au jour d’autres traces, plus lacunaires, de structures construites de la même période.

Ensemble 10 : (vestiges au sud de l’ensemble 7)
Quelques vestiges (dont le tracé d’un mur - 1305-) dont l’arasement presque total indique qu’il s’agit d’aménagements dépourvus de sous-sol, sont situés le long de la rue St-Christophe, au sud de l’ensemble 7.

Dans cette zone se trouve en particulier une fosse (1361) comblée par une couche de dépôt (céramique, verre, débris osseux…), datable en première estimation du XVIIe siècle ; la date plafond de ce dépôt est celle de la construction de l’hôtel de Ville du XVIIe siècle (1752-1757), dont la fondation de façade arrière (rue St-Christophe) recoupe cette fosse (fig. 34).

Ensembles 11 et 12 : (occupation au sud de la rue St-Christophe)
À la limite de l’aire fouillée, les vestiges partiellement reconnus, bordant au sud la rue St-Christophe, se regroupent en deux ensembles bâtis.

À l’est (ensemble 11), un mur (1441), bordant la rue St-Christophe ; la face interne, soigneusement peinte de blocs de moyen appareil, était visible sous une couche fondation plus récente. Ce mur appartenait probablement à un sous-sol construit le long de la rue ; vers l’est il se poursuit au-delà de l’aire fouillée, vers l’ouest des constructions plus récentes (puits) en ont détruit le retour d’angle.

Cette construction est ensuite remblayée. La fondation d’un nouveau mur (1015-1016) se superpose au mur 1441.

Un réaménagement affecte ce nouveau mur : un puits est construit en briques (1021), sur l’alignement de 1015 et débordant côté intérieur (vers le sud). En élévation, ce puits devait se présenter à moitié engagé dans le mur, surmonté d’une voûte en cul de four.

L’existence de l’ensemble 11 est limitée par une date-plafond : celle de la construction des prisons et caserne de la Maréchaussée, qui à partir de 1779 obtiennent à l’est la rue St-Christophe au-delà de l’entrée arrière du nouvel hôtel de Ville achevé en 1757 (voir plus loin).

Mitoyen de l’ensemble 11 vers l’ouest et formant dans son prolongement la rive sud de la rue St-Christophe, un ensemble bâti distinct (ensemble 12) comprend l’extrémité de la voûte d’une cave (maçonnerie 1809) apparue en limite de l’aire fouillée. Cette maçonnerie est juxtaposée à l’extrémité du mur 1015-1016 de l’ensemble 11, sans qu’une relation d’antériorité ou de postériorité ait pu être définie.

Accolé à la cave 1809, un puits maçonné (pierres calcaires taillées - 1493-) donnant sur la rue.

Ensemble bâti 13 - latrines reconnues à l’ouest de l’aire fouillée - (fig. 35)
A l’ouest de l’aire fouillée et sous l’emplacement du corps de bâtiment ouest de l’hôtel de Ville construit en 1753, la fouille de surface restreinte, pratiquée lors de la phase de surveillance des terrassements, a mis au jour trois latrines-dépôts maçonnées (ensemble bâti 13).

La plus ancienne et la plus grande de ces latrines recoupe l’ensemble 4 gallo-romain sous-jacent.

Sur le remblai qui forme le fond, l’utilisation de cette latrine est marquée tout d’abord par une mince lentille organique surmontée d’un dépôt de craie tassée ; ces deux couches témoignent probablement d’un curage et d’un rechargement du sol. La couche d’utilisation suivante (2002-2005) contenait un abondant matériel céramique, étudié par Hélène Frichet, datable de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle (voir contribution d’H. Frichet).


La couche d’utilisation 2013 contenait une monnaie en or, étudiée par le Cabinet des médailles, Blanchard que nationale. Cette monnaie témoigne d’une certaine aisance du propriétaire, ainsi que des courants d’échanges dans lesquels se situait Beauvais à la fin du Moyen Age.

SYNTHÈSE
Les structures archéologiques : caractères et organisation parcellaire (fig. 36)
La fouille a principalement révélé trois bâtiments (ensembles 7, 8 et 9, au nord de la rue St-Christophe), parmi d’autres constructions et traces d’occupations plus partiellement observées (ensembles 10 à 13). Ces bâtiments se superposent à l’occupation médiévale précédente, à partir semble-t-il du XIVe siècle (l’étude des mobiliers permettra de préciser la chronologie ; signalons cependant par rapport à la période précédente l’apparition nette du grès dans la couche de charbon). Ils évoluent parallèlement à travers des réaménagements successifs, jusqu’au milieu du XVIIe siècle, date de construction du nouvel hôtel de Ville (voir partie suivante).

Ces bâtiments sont, comme ceux de la période précédente, arasés sous le niveau du sol de l’époque (qui compte tenu de la profondeur conservée des sous-sols ne devait pas être éloigné du niveau actuel). L’impact sur le sous-sol est beaucoup plus important qu’à la période précédente, avec la présence de nombreuses caves et fondations maçonnées. Cela correspond peut-être à la substitution au bas Moyen Age d’une architecture médiévale ancienne (légère) (construction peu fondée à structure portante en bois sur poteaux ou sablière basse, et peu de sous-sols), du type de bâtiment plus “lourd” (substructions et rez-de-chaussée en dur, avec fondations et sous-sols, portant plusieurs étages en pan de bois, qui perdura dans l’urbanisme beauvaisien jusqu’aux destructions de 1940 et qui subsiste encore en certaines rues).

L’organisation de l’espace, par contre, semble être un élément de continuité avec la période précédente. En effet les reprises de tracé et d’alignement de certains murs, de réaménagements en réaménagements, font apparaître trois limites perpendiculaires à la rue St-Christophe, au nord de celle-ci :

- une limite est (mur est de l’ensemble bâti 9 superposé à la paroi est de la latrine antérieure - ensemble 6-);
d’un côté à l’hôtel de ville et d’un bout à une ruelle tendant de l’Hôtelliste-Chez-le-rue St-Jean (rue St-Christophe), "..." achat en 1752 d’un terrain contigu à l’Hôtel de Ville et "joignant d’un côté et d’un bout à l’Hôtel du Petit Cerf..." (Rose, 1887 : 1).

Après un premier projet sans suite de construction d’un nouvel hôtel de Ville, en 1651, le remplacement des vieux bâtiments par un édifice neuf, plus spacieux et mieux adapté à sa fonction, est entrepris par la municipalité de 1752 à 1757. Les modalités de cette reconstruction seront évoquées plus loin. Préalablement aux travaux, la municipalité acquiert les terrains nécessaires à l’agrandissement, en rachetant les demeures voisines : l’hôtel du Petit Cerf déjà cité, pour 14 500 livres (Rose, 1887 : 8B 59), dès 1748, afin de le détruire les bâtiments ; puis l’hôtel St-Hubert, en 1752, racheté à Louis Dangu, marchand de vin ; enfin, toujours en 1752, la maison voisine du sieur Montheol, marchand, qu’un membre de sa famille (son père ?) avait acquis pour 3 500 livres en 1718 (Rose, 1887 : DD 12).

Les indications mentionnées sur ces bâtiments permettent de situer schématiquement un plan du chemin du 1752. Il s’agit des bâtiments voisins acquis, réalisés vers 1750, mentionnés par R. Rose - Rose, 1887 : DD 14, - qui a malheureusement été détruit en 1840.

Les savoirs en effet que le premier hôtel de ville se situait entre marché (actuelle place J. Hachette) et rue St-Christophe, proche de la rue de l’Ecu (actuelle rue du Maitibre) où on sait qu’il existait - et toutefois saisis par la famille de l’Hôtel de la Halle, située à l’angle de l’actuelle rue de l’Ecu (rue des Barettes en 1940) et de la rue de la Halle, rue de la place du Marché (Fauqueaux, 1949 ; Lemaire, 1988). La calle allée des faisans encore sur un plan de 1849 (plan Hubain-Jouvenel et fils, 1982).


Ce premier hôtel de ville nécessite plusieurs réfections, en témoignant des comptes rendus de visités et devis, devis de réparation en 1508 et 1566 (Rose, 1887 : DD 8). De nombreuses extensions sont réalisées : achat en 1560 d’une maison "...joignant l’identique des structures archéologiques peut des lors être tentée ; nous proposerons l’hypothèse suivante : - les bâtiments détruits sous l’aile ouest de l’hôtel de Ville du XVIIe siècle (unité parcellaire C) correspon- draient à la propriété la plus à l’ouest, rachetée en 1752 au sieur Montheol ; - l’unité parcellaire B, située sous la partie ouest de la cour de l’hôtel de Ville du XVIIe siècle (ensembles 7 et 10) et l’hôtel St-Hubert, racheté en 1752 à Louis Dangu, marchand de vin ; - l’unité parcellaire A (ensembles 8 et 9) serait l’hôtel du Petit Cerf, cité au XVIIe siècle, et racheté en 1749.

Enfin le "noyau primitif" de l’ancien hôtel de Ville (hôtels de l’Ecu de Flandres et de la Voulte) et de ses quelques extensions, se situaient en bordure exté- rieure de l’aile ouest, sous le bord de la rue, l’aile est, et les dépendances de l’hôtel de Ville du XVIIe siècle (d’après le report de son emplacement du plan de 1749 sur celui de 1849). Il nous faut insister sur le caractère hypothétique de cette tentative d’identification qui pourrait être pour- suivie par une enquête en archives à partir des hôtels cités et des noms de leurs occupants : descriptions éventuellement contenues dans des actes notariaux, procès-verbaux de visite, devis de réparations, etc.). Les limites et unités "parcellaires" reconnues en fouille (unités parcellaires non recensées archéologiquement, qui ont pu exister sur l’espace fouillé ; enfouissement) et l’existence sous un autre état, non recensé, d’autres propriétés ou hôtels, plus anciens, à l’origine unité bâties distinctes et (identifiables comme telles en fouille).

Il demeure pour l’instant très probable (compte tenu d’incertitudes de report de plan) que l’aile ouest se situait à l’ouest pour coincider avec les bâtiments résidentiels d’hôtel de Ville avant 1752 ; et que les ensembles ne correspondraient donc pas à des structures d’habitation privé.

Au-delà de cet essai d’identification précise, les indi- cations historiques éclairent les découvertes archéolo- giques et structurales réalisées.

Sur l’organisation parcellaire tout d’abord ; l’image fournie par la fouille (limites définissant des espèces allongées perpendiculaires à la rue) est confirmée par les textes : d’après ceux-ci, l’hôtel compris entre la rue St-Christophe et la place du Marché semble être divisé en parcelles allongées parallèles, une parcelle étant limitée par les "bouts donnant sur ou parallèles au la rue et la place, et par les "côtés" mitoyens, perpendiculaires à la rue ; aussi l’hôtel du Petit Cerf cité plus haut. Certaines unités parcellaires, cependant, pourraient être localisées dans les autres (tenant "d’un bout et d’un côté" à une autre par elle, tel le terrain acquis en 1752). Cette disposition peut expliquer l’occupation des maisons sur rue normale dans l’habitat urbain traditionnel, à perdre au Beau- vais jusqu’en 1940.

L’organisation interne des parcelles, telle qu’elle apparut figuree sur les plans anciens de la fin du XVIIe siècle, concernedent des espaces bâtis à rue et à place, encadrant un espace interne de cour ; les structures archéologiques semblent se conserver à cette organisation ; les ensembles 7 et 9 de l’aile ouest contiennent les bâtiments sur la place (laquelle s’avancait sous le bâtiment actuel de l’Hôtel de Ville), les ensembles 8 et 10, à l’extérieur.

Quels étaient les habitants de cet îlot urbain ? Le prix des maisons, la qualité des propriétaires ("marchands...", suggèrent au XVIIe siècle un milieu bourgeois, mais...). Il semble que, plus anciennement, le con- texte social soit le même : c’est autour du marché (actuelle place J. Hachette, que le site bordé au sud)... que sont établis au début du siècle, vendeurs de poissons et riche commerçants, membres des plus puissantes familles bourgeois de Beauvais, dans lesquelles se recrutent aussi les maîtres, officiers, juges, chanoines... (Goubert, 1968).

DE L’HÔTEL DE VILLE AU XVIIIE SIÈCLE A NOS JOURS

LE NOUVEL HÔTEL DE VILLE ET LA RUE ST-CHRISTOPHE

La construction de l’hôtel de Ville du XVIIe siècle (ensembles bâtis 14 et 16).

La construction du nouvel hôtel de Ville de Beauvais, entre 1752 et 1757, est un exemple emblématique de la féodalité et des moeurs de l’époque. Le nouveau bâtiment, qui se dresse sur les traces de l’ancien hôtel de ville, est caractérisé par un plan rectangulaire, avec une façade sur rue et une cour intérieure. Il est composé de plusieurs étages, chacun avec des fenêtres en retrait, ce qui lui confère une silhouette élégante et symétrique. L’entrée principale se fait par une porte surmontée d’un porche à arcades, typique de l’époque. L’intérieur est organisé autour d’une grande salle à manger, avec des salons et des pièces de réception. Les matériaux utilisés pour la construction sont principalement de la pierre et du bois, ce qui lui confère une solidité et une endurance. L’architecture de l’hôtel de ville est influencée par les styles de l’époque, avec des éléments baroques et rococo. Les sculptures et les peintures qui ornent les murs ajoutent une note de raffinement et de sophistication. L’hôtel de ville est aujourd’hui classé monument historique, ce qui en garantit la conservation et la préservation de son patrimoine architectural. Il est devenu un symbole de l’histoire et de la culture de Beauvais, et est souvent visité par les touristes et les passionnés d’histoire.
et à la partie sud de l'aile ouest (côté cour). Elles sont relativement peu profondes (approximativement 64,1 - 64,2 BGF, au dessus des plus bas niveaux de sols romains auxquels elles se superposent sans les détruire), mais très larges et construites en gradins de façon à offrir le maximum de surface de contact avec le sol (sauf côté sud où l'implantation de la construction est limitée par la rue St-Christophe). Pour assurer la tenue du bâtiment sur un sous-sol humide, c'est, comme à la période gallo-romaine, le principe de la raquette et non celui de l'échase qui a été retenu (fondations larges et non pas fondations profondes). Ces fondations sont soigneusement construites, parémetantes de blocs souvent bien taillés (probablement issus de récupération, sur les anciens remparts notamment, voir plus bas), avec un blocage central lié par un mortier de chaux très dur.

Un soin particulier a été apporté à la zone du porche sur la rue St-Christophe (dans l'axe de la grande porte de la façade sur la place, conservée dans la reconstruction d'après-guerre). Deux fondations en refend incluant les maçonnneries des ensembles bâtis antérieurs soutenaient les parois de ce passage couvert ; au débouché sur la rue St-Christophe, la fonda- tion maçonnée vient occuper tout l'espace laissé par la tranche de fondation pour éviter un point de faiblesse (en prévision du passage de charrois ou équipages lourds).

Au nord-ouest de l'aire fouillée, dans la cour de l'Hôtel de Ville et à proximité de l'aile ouest, un puits est construit en pierres de taille (1152).

La rue St-Christophe
L'état de la rue St-Christophe marqué par sa rive sud formée des ensembles bâtis 11 et 12 (voir chap. précédents) est modifié par la construction de casernes et prisons de la maréchaussée, qui condamne en 1779 la portion de la rue située à l'est du porche de l'Hôtel de Ville, puis par le percement de la rue du Maire jusqu'au porche de l'Hôtel de Ville au XIXe siècle, et par l'élargissement de la rue St-Christophe (contemporain de l'extension de la rue du Maire ?). Les traces archéologiques de ces réaménagements, arasées par les travaux postérieurs (après-guerre) n'étaient plus perceptibles en plan sur l'aire fouillée.

LES CONSTRUCTIONS PUBLIQUES DU XVIIIe SIÈCLE : DONNÉES HISTORIQUES
La documentation est relativement abondante sur les aménagements publics qui caractérisent l'espace urbain autour de l'aire fouillée à la fin du XVIIIe siècle. En effet, outre l'inventaire des archives communales de R. Rose déjà cité, la collection Bucquet - Aux Cousteaux reproduit aux Archives départementales de l'Oise les séries C et G notant des mêmes archives, contiennent des documents sur ces amé-nagements (arrêté du Conseil d'État, correspondance de la commune avec l'intendant, avec l'évêque, projets de construction...).

Ceux qui ont fait l'objet d'une étude de P. Durvin - 1979 - cités plus haut permettent de résu-mer les modalités et la chronologie de la construction de l'Hôtel de Ville.

En 1746, les Maire et Pairs (le maire Jean Bucquet et les échevins) adressent à l'intendant de la généralité de Paris (Berteret de Savigny) dont dépend Beauvais, une demande d'autorisation d'achat d'une maison voisine (Hôtel du Petit Cerf) afin d'agrandir l'Hôtel de Ville ; l'intendant approuve ce projet d'agrandissement, vu l'exiguité et le manque d'apparat des bâtiments existants, et autorise l'achat, puis la démolition et la vente des matériaux (Rose, 1887 : DD 11). Il autorise à nouveau l'achat de deux autres maisons en 1752 (propriétés Dangu et Mortholle - voir plus haut -), afin d'acquérir la quantité de terrain suffisante au projet défini.

Entre-temps, en 1751, la municipalité sollicite l'autorisation royale de construire un nouvel Hôtel de Ville, et l'intendant choisit un architecte (De Bayeux) dont nous savons qu'il est inspecteur général des Ponts et Chaussées (Rose, 1887 : DD 141). A propos de ce corps qui s'organise au XVIIIe siècle, P. Reverdy (1897, p. 111) note que les ingénieurs des Ponts et Chaussées, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, assistent habituellement les intendants pour le suivi et le contrôle de l'urbanisme : plans de ville, projets publics urbains... Un arrêté postérieur (1780) entérinera ce domaine de compétence en rendant obligatoire leur intervention pour tous les projets de bâtiments civils.

Début 1752, l'architecte De Bayeux a présenté deux projets : l'un qui est un grand bâtiment monumental (qui recueille l'assemblée de la commune), l'autre, de deux bâtiments accolés. Ce dernier, moins cher de 20 000 livres, à la préférence de l'intendant. Au terme d'un échange de correspondance, très courtois mais dépeignant une argumentation serrée, l'intendant laisse finalement à la commune le libre choix du projet de bâtiment unique.

En novembre 1752, la commune demande à l'évêque - sous la juridiction de qui se trouve, depuis le Moyen Âge, la voire urbaine - l'autorisation de construire la façade en avant des bâtiments préexistants, en empêchant sur la place du Marché "de 17 à 21 pieds" (Rose, 1887 : DD 13). Le même mois, le creusement des fondations débute.

La commune ne peut assurer seule le financement de la nouvelle construction : deux arrêtés du Conseil d'État l'autorisent à emprunter à hauteur de 60 000 livres (27 février 1753), et à lever de nouvelles taxes pendant trente années : doublement des droits de ponts et chaussées et d'octrois notamment (26 juin 1753 - fig. 38).

Entre temps, le 30 avril 1753, la première pierre est officiellement postée par l'évêque. Les travaux de gros œuvre seront exécutés par l'entrepreneur Fortin fils, de Paris, sous la direction de l'architecte De Bayeux, jusqu'en 1755 (Rose, 1887 : DD 141). L'intendant autorise la démolition d'une partie des remparts pour fournir des pierres et matériaux de construction (Rose, 1887 : BB 59). Le total des dépenses, arrêté en octobre 1757, est de 238 330 livres (Durvin, 1979).

Fig. 37 : Plan de l'aire fouillée : structures modernes et Hôtel de Ville du XVIIIe siècle (ensemble bât. 14).
CONCLUSION

Il nous faut enfin évoquer la dernière étape, qui cède l’évolution dont la stratification a conservé l’empreinte. Début juin 1940, Beauvais subit plusieurs vagues de bombardements aériens ; l’incendie qui en résulte ravage le centre-ville et ne peut être maîtrisé, la plupart des habitants et des services ayant évacué la ville. Avec le centre historique détruit (seules subsistent la cathédrale et l’église St-Etienne), effacé par la reconstruction d’après-guerre, un patrimoine de plusieurs siècles est apparemment anéanti.

Apparemment, mais pas totalement. Les racines historiques de la ville, en sous-sol, existent toujours. C’est l’un des principaux apports de ce chantier (et de celui de l’Hôtel-Dieu) que d’avoir mis en évidence la très grande densité et la très grande richesse supérieures à ce qui était attendu - des vestiges sous les espaces libres du centre-ville, même à l’extérieur de la zone de plus haute densité archéologique (qu’on en partie exploré les fouilles précédentes de la Basse-Oeuve et de la Galerie de la Tapisserie) limitée aux abords de la cathédrale.